



Presses universitaires de Rennes

Les territoires de l'attente | Laurent Vidal, Alain Musset

**Faire avec
l'espace, faire avec
le temps. Peut-on
habiter les
territoires de
l'attente ?**



Alain Musset, Dominique Vidal et Verónica Correa

p. 115-134

Texte intégral

- 1 Dans les représentations collectives de l'attente, le sujet n'agit pas. On attribue à tort à l'attente une fonction passive qui ne correspond pas à la réalité des pratiques sociales développées dans ce contexte puisque les individus et les groupes en position d'attente ont de multiples activités qui sont en phase ou non avec leur situation immédiate. Tout dépend alors du type d'attente (formel, informel, institutionnel ou imprévu, voulu ou subi), du statut de celui qui attend et du lieu d'attente (un lieu fait pour l'attente, ou un espace qui devient par la force des choses un lieu d'attente, un lieu « par défaut¹ »). Le but de ce chapitre est donc de voir comment l'attente est vécue par des sujets et des acteurs qui, pour un temps indéterminé, développent des interactions plus ou moins contraintes et plus ou moins assumées.
- 2 Comme ces pratiques s'inscrivent dans des lieux et que ces lieux imposent des formes spécifiques d'interaction, il s'agit aussi de savoir si les individus et les groupes en situation d'attente peuvent non seulement habiter l'endroit qu'ils occupent mais aussi être habités par lui. Cette définition heideggerienne de l'habiter peut *a priori* apparaître paradoxale puisque les territoires de l'attente ne sont pas supposés s'inscrire dans la durée ou la continuité, deux dimensions du temps qui fondent l'enracinement d'un groupe social dans son espace.
- 3 Cependant, en passant de la notion de sujet à celle d'acteur, puis de la position d'acteur à celle d'« auteur » pour reprendre la terminologie de Michel Foucault et d'Olivier Lazzarotti, il est possible de résoudre cette apparente contradiction. Quand il doit « faire avec » l'espace et avec le temps, l'individu agissant construit son monde et se construit lui-même, dans la mesure de ses possibilités et de



ses capacités. La durée peut alors être remplacée par la répétition, une des formes les plus répandues de l'attente – quand elle n'est pas devenue un élément constitutif de cette même attente, en particulier pour ceux qui vivent dans les camps de réfugiés ou de déplacés. L'idée d'habiter les territoires de l'attente n'est donc pas une simple construction intellectuelle : c'est aussi une expérience de la vie quotidienne.

Les pratiques sociales de l'attente

4 S'il n'existe pas à proprement parler une sociologie des territoires de l'attente, il serait faux de dire que les sociologues les ont ignorés dans leurs recherches. Les exemples en sont même si nombreux qu'ils découragent toute tentative d'inventaire. On n'en considérera pour cette raison que quelques-uns qui illustrent les pratiques sociales liées à l'attente.

5 La sociologie des migrations a ainsi largement insisté sur les bouleversements que les phénomènes migratoires entraînent tant sur les espaces de départ, d'arrivée et de voyage que sur les identités des individus et des groupes qui s'y trouvent. Les travaux d'Abdelmalek Sayad viennent immédiatement à l'esprit à ce propos, tant la relation qui unit les deux phénomènes de l'*émigration* et de l'*immigration* se manifeste dans une série de territoires où attendent ceux qui restent et ceux qui sont partis². Le village que le migrant quitte, la ville où se trouve le passeur qui peut lui faire franchir la frontière, le foyer de travailleurs immigrés où il réside sont, parmi d'autres, autant de territoires de l'attente intrinsèquement reliés dont il s'agit de comprendre les agencements et les temporalités distinctes. Qu'est-ce que pour des groupes familiaux de vivre dans l'attente du retour de ceux partis en migration, et qu'est-ce que pour ceux qui sont partis d'attendre ce moment ? Quels types de relations sociales s'établissent entre migrants et autochtones dans les espaces de transit ? Comment les lieux (associatifs, religieux, récréatifs) fréquentés dans les pays de réception permettent-ils de vivre l'attente de la réalisation du projet migratoire ?



Que vivent les demandeurs d'asile dans les zones aéroportuaires et les centres de réfugiés où ils attendent que les autorités locales leur accordent le statut de réfugié ? Carolina Kobelinsky répond par exemple à cette dernière question, en montrant comment, pour les demandeurs d'asile pris en charge en France dans des centres d'accueils en France, l'attente que les institutions leur imposent se traduit par une dilatation du temps et une rétraction de l'espace³.

6 Les situations d'attente ont encore été étudiées comme des révélateurs des différences de pouvoir. Dans un ouvrage qui a fait date, Barry Schwartz a ainsi finement établi que le fait d'attendre et la capacité à faire attendre obéissent à des principes identifiables dans les sociétés contemporaines et ne possèdent pas le même sens selon le statut social d'un individu⁴. Il convient donc de toujours s'interroger non seulement sur qui fait attendre et qui attend, mais aussi sur qui peut ne pas attendre et où ceux qui attendent le font et comment. Qu'est-ce qu'attendre aux urgences d'un hôpital, et à quel titre peut-on être soigné avant son tour ? Comment attend-on d'être reçu pour une autorité, et qui obtient d'être reçu immédiatement par un ministre ?

7 C'est toutefois dans l'étude des files d'attente que les sociologues ont sans doute le plus directement abordé la question des territoires de l'attente. La façon dont elles se constituent et fonctionnent sous-tend nombre d'analyses sur la production et l'usage des normes sociales, tant prendre sa place dans une queue n'a rien d'aussi anodin qu'il y paraît⁵. Comme l'ont fait remarquer les ethnométhodologues, une file d'attente ne peut exister que parce qu'elle est reconnue comme telle par ceux qui la constituent et qu'il existe un accord sur l'idée d'un ordre de passage. On ne fait d'ailleurs pas la queue de la même façon à la caisse d'un supermarché, à l'opéra et devant un magasin le matin de l'ouverture des soldes. Qui a voyagé a aussi constaté que l'on n'attend pas nécessairement son tour pareillement d'un pays à l'autre. Ici, la file d'attente devant un guichet s'ordonne simplement par la seule action d'individus qui s'alignent tranquillement les



uns derrière les autres. Là, il faut au contraire un dispositif matériel (des barrières) et la présence d'un tiers (un vigile) pour produire l'alignement et éviter la cohue.

8 La sociologie n'a pourtant pas tiré tout le parti possible de l'étude des multiples territoires de l'attente dans le monde moderne. Ce déficit analytique ne tient pas à l'absence d'articulation entre un cadre spatial et une temporalité dans les recherches sociologiques, mais, comme l'a bien montré Jean-Samuel Bordreuil à propos de la sociologie urbaine, à une tension récurrente entre l'étude des formes d'inscription spatiale et celle des mouvements dans l'espace⁶. Soit, en effet, les sociologues privilégient l'étude des modes d'appropriation de l'espace par une population (les quartiers d'immigration italienne aux États-Unis par exemple), et ils tendent à faire découler la construction des identités personnelles et collectives de la capacité des individus à s'ancrer territorialement, en négligeant alors fréquemment ce qui dans ces processus excède le territoire identifié (le fait, entre autres, de travailler dans un autre quartier, d'appartenir à un groupe religieux transnational ou d'avoir des liens forts avec des parents résidant dans d'autres villes). Soit, à l'inverse, les sociologues insistent sur la déterritorialisation croissante des relations sociales due à l'accroissement des déplacements et au développement des technologies de la communication, et ils perdent souvent de vue l'inscription spatiale de beaucoup d'activités humaines.

9 L'engouement pour l'étude des réseaux et des mobilités exprime bien cette dernière tendance. Ainsi, dans un livre-manifeste qui reformule le projet disciplinaire de la sociologie, John Urry en appelle à délaisser l'idée de société pensée par rapport à l'État-nation pour s'intéresser au mouvement et aux différentes formes de mobilité (physiques, virtuelles et imaginaires)⁷. Les transformations des sociétés contemporaines au cours des dernières décennies ont, soutient-il, considérablement augmenté les liens qui existent entre des espaces géographiquement distants, et il importe de ce fait d'inventer de nouveaux concepts et de nouvelles méthodes capables d'en rendre



compte. Mais, ici encore, en insistant sur tout ce qui traverse les frontières nationales ou les rend poreuses, Urry cède à la tentation d'oublier que l'essor des mobilités de tous types est loin d'avoir dissous la consistance de l'espace physique délimité par des cadres étatiques, comme le rappellent notamment les limites imposées aux déplacements des migrants.

- 10 Or il appartient précisément à toute sociologie des territoires de l'attente de tenir ensemble ce qui relève, d'un côté, de l'inscription des individus dans un espace et ce qui procède, d'un autre côté, des possibilités qu'ils ont de s'en extraire physiquement, virtuellement ou imaginairement. Dans cette perspective, il convient en particulier accorder une attention spécifique à ce que l'on peut nommer les « objets des territoires de l'attente », à commencer par les ordinateurs portables et autres *smartphones* dont on sait qu'en disposer ou non peut modifier (en des sens d'ailleurs très divers que seule l'enquête peut établir précisément) l'attente dans un lieu, qu'elle soit prévue ou non, tant pour le voyageur que pour ceux avec lesquels il est en relation⁸.

Encadré 1. La rue comme territoire de l'attente

FRAYA FREHSE

Ce n'est pas n'importe quelle rue qui peut servir de territoire d'*« un mouvement empêché⁹ »*. La possibilité, dans les faits, de l'identifier dans les rues et sur les places publiques des villes occidentales d'aujourd'hui, dépend de la coexistence phénoménique de pas moins de quatre règles implicites dans l'usage corporel, physique, de l'espace par les piétons. Il s'agit respectivement de deux régularités symboliques à la médiation des comportements corporels de ces types urbains et de deux autres modèles qui sont des intermédiaires de leurs interactions sociales dans ces routes et voies publiques que la notion de « rue » résume, en termes conceptuels¹⁰.

En ce qui concerne le premier aspect, il s'agit de la façon dont les piétons se servent de leur corps en utilisant des « techniques du corps¹¹ » avec des « rythmes¹² » spécifiques. Les piétons qui prévalent dans la rue qui est un territoire de l'attente y *restent physiquement avec régularité* au milieu



de la vigueur d'un second comportement corporel dont il est le contrepoint au sens phénoménologique : le *passage physique régulier*, que l'on connaît de façon populaire sous les termes de « transit » ou « circulation ». À propos des modèles d'interaction sociale, par contre, il importe de prendre en compte, d'un côté, ce que j'appelle la « *pessoalidade* » des piétons, néologisme portugais qui, traduit ici par « *personnalité* » faute d'un mot plus approprié, renvoie à la vigueur empirique des liens sociaux personnels au sens maussien, c'est-à-dire des liens mêlés à l'importance symbolique de la position respective des piétons dans l'espace social. Cet aspect est coexistant, d'un autre côté, à un mode d'interaction sociale dont il est également le contrepoint : l'*impersonnalité*, que le sens commun conçoit souvent comme « anonymat » ou « superficialité ».

Pour toutes ces raisons, la rue comme territoire de l'attente comprend des protagonistes bien définis : hommes, femmes et enfants qui se particularisent dans les rues et sur les places publiques lorsqu'ils y restent physiquement de manière prolongée et lorsqu'ils s'y mettent en relations personnelles avec des tiers à des périodes de la journée où les autres piétons circulent dans ces espaces de manière impersonnelle. Vendeurs, artisans, artistes et prédicateurs de rue, les sans-abri, etc. : tous sont des *non-passants*¹³. Ils ne sont pas en transit au milieu de la foule plus ou moins importante de passants et de véhicules – voiture, bus, taxi. Par ailleurs, pour les conducteurs de ces moyens de transport, les territoires de l'attente privilégiés dans la rue sont les véhicules. C'est par leur médiation qu'ils font le contact avec cet espace.

En effet, la station physique régulière et la « *personnalité* » dans la rue viennent contredire historiquement et socialement la forte présence de deux autres règles d'usage du corps par les piétons dans les rues et sur les places. La circulation anonyme renvoie à des usages des espaces publics qui sont répartis aux quatre coins du monde à partir de l'Europe avec la soi-disant « modernité » du XIX^e siècle.



Ce sont ces modes d'usage de la rue qui donnent à ces protagonistes le nom populaire de « passants ».

Or c'est dans les rues et les places publiques où les circulations de passants et de conducteurs sont traversées le plus vigoureusement par le non-transit des non-passants que le regard phénoménologique et dialectique peut discerner des indices que la conception de l'attente avec laquelle il travaille au niveau « *etic* » apparaît au niveau « *emic*¹⁴ ». C'est qu'au prisme de l'usage que font les piétons de leurs corps dans la rue, attendre est intrinsèque au non-transit dans la circonstance phénoménique où les autres transitent : qui ne transite pas empêche un mouvement.

Cet état de fait prévaut en particulier dans les rues et sur les places publiques socialement les plus diverses des centres historiques des grandes villes latino-américaines actuelles aux horaires commerciaux des jours ouvrés. Le transit des passants et le non-transit des non-passants y coexistent vivement – en particulier dans les zones piétonnières et sur les places qui ont le format de grands courts de passage.

L'étude ethnographique en particulier des commentaires et des techniques corporelles des non-passants du centre-ville de São Paulo dans leur interaction sociale avec moi et avec des tiers pendant un an (2013-2014) a révélé une relation étroite entre les destinataires de l'attente respective et des modes d'usage corporel de l'espace de la rue dans l'attente. Ce lien donne à penser que, en tant que territoire de l'attente, la rue est utilisée physiquement de manière plus ou moins expansive – le corps humain et ses objets s'étalant plus ou moins dans l'espace physique de la rue – en fonction justement de ce pour qui ou quoi les non-passants attendent. Lorsque la médiation de l'activité sociale de l'attente est le travail – vendeur, artisan, artiste, prédicateur de rue ou « diseuse de bonne aventure » – l'attente se fait envers des types humains : le très convoité client, le redouté policier. La même chose s'applique à ceux – retraités, chômeurs – pour lesquels le fait de rester dans la rue est indissociable des liens de sociabilité qu'ils cherchent et/ou cultivent. Mais dans ce cas, les types attendus sont principalement les



connaissances ou les « amis » de la rue. Enfin, qui vit dans la rue ou dans les foyers d'accueil peut aussi attendre d'autres personnes : assistants sociaux, personnels médicaux.

Toutefois, dans le cas de ces deux derniers types de non-passants, l'attente est également orientée vers les événements : ce « quelque chose » dans la vie quotidienne si souvent extraordinaire, certaines « nouveautés » matérielles et/ou immatérielles, naturelles ou même surnaturelles. Quelles que soient les choses, valeurs et idées qui viennent injecter de nouveaux signifiés à leur journée.

De toute façon, les autonommés « *moradores de rua* » (« habitants de rue ») ou les habitants des foyers d'accueil attendent surtout des moments temporels bien définis. Ils *ne transitent pas* pendant qu'ils attendent les périodes d'ouverture du foyer ou de fermeture des commerces. Il est alors temps de partir de cette rue ou de cette place pour un autre endroit, pour y passer la nuit.

Or, en fonction du destinataire de l'attente on perçoit des régularités bien définies dans l'usage corporel de la rue par tous les non-passants. Celui qui attend surtout des personnes ou des événements se livre souvent à des interactions verbales avec les autres : il « taille le bout de gras » debout ou assis sur des chaises ou des tabourets. Des activités solitaires prévalent seulement quand il n'y a pas d'interlocuteur : contempler le bourdonnement humain, lire le journal, prendre des notes.

Quand, par contre, l'attente se fait surtout à certains moments, les techniques du corps s'enchaînent dans un plus large éventail d'activités sociales. S'il ne manque pas d'interactions verbales avec des tiers, son contenu varie en fonction de l'interlocuteur. Confronté à une chercheur en principe inconnue, rien de tel que « d'engager la conversation » en utilisant ses cartes d'identité, ses livrets de travail¹⁵, etc., ou en laissant alors plus de temps à l'entretien. Face aux passants pressés, ceux qui attendent demandent parfois un peu de monnaie, de la nourriture ou des vêtements. Entre pairs, la conversation se passe souvent arrosée de *cachaça* (une boisson alcoolique brésilienne à



base de canne à sucre) et de cigarettes bon marché quand ce n'est pas, plus illégalement, avec de la marijuana, de la cocaïne ou du crack. Tout cela quand on n'improvise pas collectivement une samba avec des canettes, des bâtons et des bouteilles en plastique, et quand certaines habitantes de la rue ne se mettent pas à cuisiner pour tout le monde.

Ces activités explicitement interactives coexistent avec d'autres plus solitaires. D'un côté, on réorganise les éléments matériels de l'environnement physique le plus proche : la couverture, les vêtements et les accessoires sur le sol cimenté ou un chantier, dans un sac plastique ou un sac à dos, dans une poussette ou un chariot – fidèles soutiens pour transporter « mes affaires ». D'autre part, on « passe le temps » à confectionner des objets pour les vendre, à contempler l'une des nombreuses prédications de rue ou à dormir fugitivement dans l'église d'à côté, en espérant ne pas être expulsé.

Il faut remarquer que, pour tout cela, l'attente n'est évidente que de manière indirecte. Au moins dans la rue qui est territoire de l'attente par la médiation de la multitude d'usages corporels que mettent en place les non-passants au milieu du transit des passants. Mais cette variété a une logique sociospatiale : les usages sont plus ou moins contenus physiquement, en fonction de qui ou quoi est attendu.

Par conséquent, les non-passants finissent, sans le savoir, par nous rappeler que les pratiques sociales qui font en particulier de la rue un territoire de l'attente doivent moins à la médiation de l'attente tout court, en tant que « valeur hégémonique¹⁶ », qu'à la médiation de sa nature relationnelle. Rue : territoire de l'attente *pour* quelqu'un, *pour* quelque chose, *pour* un avenir.

11 Se donner pour objet les territoires de l'attente conduit à l'étude des situations d'interaction auxquelles ils donnent lieu. Qu'est-ce en effet attendre sur un territoire, si ce n'est souvent être amené à devoir partager un même espace avec une ou plusieurs personnes ? La rencontre avec l'œuvre d'Erving Goffman et les débats qu'elle a suscités est ici



incontournable, notamment lorsque l'attente met en présence des individus socialement très distants ou d'origines différentes. Pensons à l'étonnante diversité des usagers du métro aux heures de pointe, à la cohabitation forcée dans une cabine d'un ascenseur immobilisé entre deux étages ou aux voyageurs en transit obligés de coexister dans un hall d'aéroport un jour de grève. Bien que subie, l'attente n'a alors rien d'une activité passive. Elle suppose au contraire d'être attentif au comportement d'autrui et de coopérer pour le meilleur usage d'un espace rare. Mais que se passe-t-il au juste exactement dans ces situations ? Quelles règles prévalent alors pour parvenir à un accord minimal permettant de vivre au mieux ensemble sur ces territoires de l'attente ? En constituant la situation d'interaction en unité d'analyse spécifique, Goffman offre une clé de lecture pour répondre à ces questions¹⁷. Il insiste en particulier sur le fait que l'interaction est un ordre social à part entière dont le fonctionnement possède une autonomie relative par rapport à l'ordre social entendu de manière plus générale ou, autrement dit, que les normes sociales de la société globale ne déterminent pas nécessairement ce qui se produit dans les situations d'interaction. Goffman parle de « couplage flou » (*loose coupling*) entre le niveau macrosociologique et le niveau microsociologique de l'interaction.

12 Pour s'en faire une meilleure idée, prenons le cas d'un quai de gare où une personne en apparence âgée attend debout le train. Une règle sociale largement admise, et du reste habituellement rappelée par des affichettes, commande aux gens plus jeunes de lui céder une place sur les bancs réservés à l'attente. Or l'observation de ce type de situations montre que ce comportement n'a rien de systématique. Il peut en résulter un rappel à la règle générale (« Jeune homme, c'est une place réservée. »), un incident entre celui qui reste assis et celui qui attend (« Il n'y a plus de respect aujourd'hui. ») ou une admonestation d'un tiers (« Vous pourriez vous lever quand même. »). Mais il arrive parfois que le passager invité à s'asseoir ne le fasse pas, soit en remerciant celui qui se lève



de son intention, soit plus rarement en lui signifiant vertement qu'il est un usager ordinaire qui n'a rien demandé (« Vous croyez que je suis vieux ? »). Une perspective goffmanienne sur les territoires de l'attente invite par conséquent à les considérer, non comme des miniatures qui reflèteraient des dynamiques plus larges, mais des espaces instables où rien n'est inévitablement joué d'avance.

13 L'ordre de l'interaction décrit par Goffman a fait l'objet de nombreux commentaires sur lequel il n'est pas le lieu de revenir ici. Il en est toutefois au moins un qui concerne une recherche interdisciplinaire sur les territoires de l'attente : la question de l'historicité de l'ordre de l'interaction. Alors que Goffman le présente comme universel, ses critiques soulignent que ce niveau d'analyse est en fait largement déterminé par le contexte socioculturel qui l'entoure.

14 Considérons de nouveau l'attente en gare à ce propos. Il y a, on le sait, des zones d'attente définies en fonction des caractéristiques des voyageurs : des bancs réservés aux Blancs dans l'Afrique du Sud de l'apartheid ou, un peu partout dans le monde, une salle d'attente plus confortable pour ceux qui voyagent en première classe. Il est donc essentiel de se demander comment les interactions sur les territoires de l'attente ont été historiquement configurées. Pour rester dans le domaine ferroviaire, l'accès aux quais de gare a fait l'objet de réglementations progressives qui l'ont interdit aux vendeurs ambulants et à ceux qui n'acquittaient pas un droit spécifique (le « ticket de quai ») pour accompagner les voyageurs jusqu'au pied des rails¹⁸. Une enquête sociologique sur un territoire de l'attente doit donc se demander si la sensibilité à l'attente a varié au cours du temps, ou quand et au terme de quels processus des formes différenciées d'organisation territoriale de l'attente se sont mises en place ou ont été abolies. Elle pourra aussi considérer que l'attente se fait dans un registre spécifique dans les ensembles sociaux où les individus se considèrent égaux en droit. Car, comme le note Danilo Martuccelli, Goffman est un sociologue de la fragilité du monde social qui place au cœur de sa sociologie la difficulté de l'interaction



dans les sociétés démocratiques égalitaires où, chacun étant fondé à exiger l'égalité de traitement, toute manifestation d'une différence ou d'une hiérarchie menace de dérégler les relations interindividuelles¹⁹. Son intérêt pour ce qui se joue dans une file d'attente en témoigne. Ceux qui font la queue ont beau avoir des positions sociales différentes, ils se rangent les uns derrière les autres selon le moment de leur arrivée et s'emploient à faire respecter ce principe d'ordre. Toute dérogation à cette forme d'organisation territorialisée suppose de pouvoir justifier de circonstances particulières (personnes malades ou infirmes, femmes enceintes, adultes accompagnés d'enfants en bas âge). Si des règles de préséance déterminent l'ordre de passage dans les univers hiérarchisés où les codes de comportement diffèrent en fonction du rang social, l'auto-organisation d'une file d'attente n'est en effet possible que si ses participants se reconnaissent en situation d'égalité fondamentale les uns vis-à-vis des autres. L'héritage de Goffman invite, on le constate, à constituer les territoires de l'attente en analyseur du social sans en ignorer l'historicité. Leur étude sociologique suppose de ce fait de les considérer comme des unités d'analyse spécifiques susceptibles de mettre en lumière des dimensions délaissées par d'autres cadrages spatiaux et temporels. Sans céder au déterminisme historique, le sociologue de l'attente doit être attentif à ce qui a contribué à la formation et à l'évolution d'un territoire de l'attente pour espérer y saisir les dynamiques à l'œuvre.

15 Revenons à présent à l'étude des migrations internationales. Une des difficultés de ces recherches consiste à ne pas oublier, d'un côté, les contraintes structurelles imposées par des politiques migratoires restrictives qui limitent les déplacements et, d'un autre côté, de ne pas oublier la capacité des individus à s'en dégager pour vivre dans des mondes à cheval sur plusieurs États²⁰. La sociologie des territoires de l'attente s'inscrit en cela dans la perspective de ce que Nancy Green a nommé une « approche intermédiaire » quand elle en appelle à dépasser la dichotomie entre structure contraignante et volonté



individuelle qui organise les études migratoires²¹. Une enquête sociologique sur un territoire de l'attente doit en outre d'en proposer une description fine. L'observation participante est à n'en point douter une méthode de collectes des données à privilégier. C'est en faisant lui-même l'expérience de l'attente sur le territoire qu'il étudie que le chercheur sera le mieux à même de montrer les accords et les tensions entre ceux qui le composent. Il lui faudra à ce dessein identifier les objets, les postures et les savoirs de l'attente. Comment se fait-on à l'attente ? Comment meuble-t-on son temps ? Comment apprend-on à attendre ? Ou, encore, à quel moment l'attente devient-elle insupportable ? Les territoires de l'attente ont ici ceci d'intéressant qu'ils permettent de révéler tout autant des routines sans lesquelles la vie sociale est impossible que des sentiments d'injustice que produisent des situations d'attente imputables à des autorités.

16 La sociologie des territoires de l'attente a néanmoins aussi vocation à les considérer comme propices à la construction identitaire. Ils peuvent à cet égard être envisagés sous deux façons analytiquement distinctes. La première s'intéresse à mettre en évidence la constitution de groupes dans ces espaces-temps, en se demandant à quelles conditions l'expérience partagée de l'attente sur un même territoire facilite la constitution d'une identité collective. Quand et comment le retard régulier d'une ligne de train entraîne-t-il la constitution d'un collectif d'usagers ? Quels facteurs conduisent une foule lasse d'attendre l'approvisionnement d'un magasin à s'en prendre à ses vitrines ? Au terme de quels processus l'attente de dates de libérations toutes différentes entraîne-t-elle l'apparition d'une protestation commune des détenus ? La seconde porte sur la construction des identités personnelles. Y a-t-il des territoires de l'attente propices à l'élaboration d'un discours sur soi ? Dans cette optique, Dominique Vidal a analysé la chambre de bonne où vivent nombre de femmes domestiques au Brésil comme un « support territorial de l'identité personnelle²² ». Mais on pourrait à ce propos également penser à l'attente du portier



d'immeuble dans sa guérite ou à celle du prisonnier dans sa cellule. Cette démarche qui souligne combien la signification d'une même ressource dépend du contexte et de l'acteur consiste à souligner combien le rapport et les usages d'un même espace peuvent étayer des formes de construction identitaire différentes selon les caractéristiques sociologiques d'un individu ou le sens qu'il donne à sa trajectoire. Aussi l'expérience de l'attente sur un même territoire peut-elle se lester de pratiques et de significations différentes.

Habiter et être habité par les territoires de l'attente

- 17 Cette nécessité d'étudier les pratiques sociales qui se développent de manière individuelle ou collective dans les territoires de l'attente nous oblige à penser ces lieux (plus ou moins institutionnalisés) et ces moments (plus ou moins longs), dans une nouvelle perspective, au croisement de la géographie sociale et de la sociologie des comportements. C'est pourquoi l'idée de Mathis Stock de « faire avec l'espace » permet de mieux comprendre pourquoi et comment se mettent en place les formes d'agir qui conduisent groupes et individus à s'accommoder d'un lieu, à l'utiliser, à le transformer pour lui donner un sens « quelles que soient l'intentionnalité, la situation, la corporéité, la mobilité qui sont impliquées²³ ».
- 18 Cette approche peut incontestablement s'inscrire dans la lignée des travaux en psychologie de l'espace et en psychogéographie développés dans les années 1960-1980 par Abraham Moles et Élisabeth Rohmer. Comme dans leur théorie des « coquilles de l'homme », les lieux d'attente et les territoires de l'attente peuvent en effet matérialiser l'appropriation fonctionnelle ou virtuelle (et limitée dans le temps) d'un espace public par une mémoire privée : « C'est l'idée que ce lieu particulier est marqué par *ma* présence, par *mes* actes, par *mes* objets ou les êtres que j'y ai installés, qui le rendent à mes yeux à nul autre pareil²⁴. » Or, comme le disait déjà Henri Lefebvre dans sa préface de *l'Habitat*



pavillonnaire d'Henri Raymond, Nicole Haumont, Marie-Geneviève Dezès et Antoine Haumont : « Que veulent les êtres humains, par essence êtres sociaux dans l'habiter ? Ils veulent un espace souple, appropriable, aussi bien à l'échelle de la vie privée qu'à celle de la vie publique, de l'agglomération et du paysage. Une telle appropriation fait partie de l'espace social comme du temps social²⁵. »

Encadré 2. Les favelas aujourd'hui comme territoires de l'attente ?

TERESA DE JESUS PEIXOTO FARIA

Au Brésil, le besoin de se loger et l'absence d'une politique répondant au déficit de logements amènent les individus à chercher leurs propres solutions pour résoudre ce problème. Le phénomène n'est pas nouveau puisqu'il remonte à la fin du XIX^e siècle. La solution est d'abord passée par les *cortiços* (taudis urbains) puis par les occupations des terres délaissées aux alentours des villes et des favelas²⁶ (bidonvilles).

Nous considérons que la première *favela*, au Morro da Providência (Rio de Janeiro), est née de l'attente (voir encadré 1 du chapitre 6 : « La naissance des favelas comme territoire d'attente »).

Encore aujourd'hui de nombreux individus ou groupes d'individus occupent des espaces vides ou des constructions abandonnées (habitations ou immeubles industriels) ou alors s'installent dans des terrains déjà squattés et dans des favelas. Les uns choisissent cette option comme alternative permettant de répondre à un besoin immédiat de logement ; d'autres parce qu'ils se trouvent dans une situation d'urgence liée à un événement inattendu (catastrophe ou désastre environnemental, perte d'emploi ou de ressources financières) ; plusieurs parce qu'ils recherchent une solution provisoire qui devient presque toujours définitive. Parmi ceux-ci, une grande partie attend une aide de l'État dans le domaine des logements sociaux (attente qui peut être très longue, parfois de l'ordre d'une vie entière) ou bien espère disposer un jour de ressources propres afin de pouvoir louer



ou mieux acheter ou construire une « petite » maison dans un endroit meilleur.

Il existe des favelas bien situées, dans les quartiers structurés disposant de services urbains et de bonnes infrastructures – même si, dans la même *favela*, on peut trouver des réalités socio-spatiales contrastées (figure 1). Quoi qu'il en soit, ce type d'habitat, indépendamment de leur diversité sociale et culturelle et de la condition socio économique de ces habitants, souffre de nombreux stigmates qui contribuent à le déqualifier : pauvreté, violence, marginalité, chômage.

Fig. 1. – Équipé en 2012 d'un système de transport de type métrocable le Morro Providência (Rio de Janeiro) reste un territoire stigmatisé et souvent conflictuel



Cliché : Alain Musset, 2012

Dans le contexte de préparation de la Coupe du Monde (2014) et des Jeux Olympiques (2016), on traite les favelas comme des territoires à risque (social et/ou environnemental) souvent pour répondre aux intérêts du marché immobilier, ce qui justifie l'éviction de leurs habitants, condamnés ainsi à vivre dans l'incertitude.



Dans son livre *La favela et le marché informel : la porte d'entrée des pauvres dans les villes brésiliennes*, Pedro Abramo²⁷ démontre qu'il existe une mobilité résidentielle des pauvres grâce au marché immobilier informel (vente, achat et location) dans les favelas. Ce marché permet aux nouveaux arrivés de s'installer dans les villes et aux anciens qui, par défaut, doivent « faire avec » l'espace qu'ils occupent et n'attendent qu'une occasion de déménager, de se déplacer. Les principaux facteurs d'attraction sont connus : recherche d'un logement moins cher ou plus proche du travail et de la famille ; possibilité d'acquérir une maison. Les conditions répulsives sont du même ordre : inexistence de programmes d'urbanisation, violence, taille du logement, distance du travail ou de la famille.

On assiste toujours à des occupations de terrain ou de constructions abandonnées pour un usage résidentiel, en particulier dès qu'on sait que l'État va construire des logements sociaux à proximité, dans l'espoir de pouvoir en bénéficier (figure 2). Les favelas vivent donc dans l'entre-deux du provisoire et du définitif, du problème et de la solution, de l'attraction et de la répulsion, du passage et de la permanence – et, en ce sens, sont de véritables territoires de l'attente.

Fig. 2. – Occupation de l'ancien Abattoir de Campos dos Goytacazes, dans la favela Matadouro, en attendant la construction de logements sociaux





Cliché : LEEA, 2004

- 19 L'habiter s'inscrit donc en premier lieu dans une appropriation et un enracinement, comme le souligne Thierry Paquot dans un texte majeur qui insiste sur la relation entre l'habitat, l'habitude et l'habitus. En effet, selon Paquot (dans la perspective ouverte par Heidegger²⁸), habiter signifie non seulement vivre de manière permanente dans une maison, mais aussi établir des relations pérennes et institutionnalisées avec la société et avec le monde : « Le terme d'“habitation” provient du latin *habitatio* et exprime le “fait d’habiter”, la “demeure”. Le mot “habituer” a longtemps signifié “habiller”, comme son étymologie latine le laisse entendre, mais *habituari* veut aussi dire “avoir telle manière d’être”, et celle-ci dépend pour beaucoup des vêtements [...] Derrière *habituari* se profile le terme d'*habitus*, qui relève du latin classique et signifie “manière d’être”. » Émile Durkheim (1858-1917) relance ce terme, jusqu’alors plutôt rare et associé à Thomas d’Aquin, et en fait un concept clé de la sociologie française : « L'*habitus* est un ensemble de cadres qui permet à l’individu de se situer de façon autonome par rapport à eux²⁹. »
- 20 Il existe donc une relation étroite mais parfois masquée par la dérive des mots, d’abord entre l’habitude et le vêtement

(en tant que signe d'un état et d'un statut), puis entre le vêtement et la coutume (comme forme d'être dans un habitus symbolique) et enfin entre la coutume et l'habitat, puisque l'habitation (la demeure) est le lieu où l'individu a coutume de vivre. Cette relation est particulièrement visible quand on passe d'une langue à l'autre. Par exemple, l'habitude en français se traduit en portugais par *habito*. La coutume, en tant qu'institutionnalisation symbolique et collective de l'habitude, se traduit par *costume* (ou *costumes*, au pluriel) qui est ce que l'on appelle un faux ami entre les deux langues : en français, costume désigne un vêtement (*vestuário*). L'habitation, c'est-à-dire le lieu où j'ai l'habitude de vivre, lieu où je réside (*morar* en portugais) est donc par essence le lieu de la coutume et de l'habitude, comme le montre le lien que l'on peut établir entre *morar* (résider, habiter) ou *morada* (habitation) en portugais et *mos-moris* (« mœurs », « coutumes » en latin).

21 Comme le souligne Olivier Lazzarotti dans son livre fondateur *Habiter. La condition géographique*, le fait d'habiter a donc une dimension ontologique : « L'habiter repose sur l'idée qu'au croisement du “où l'on est” et du “comment l'on y est”, se trouve le “qui l'on est” ou, plus précisément, la part géographique de ce “qui l'on est”, autrement dit, la part de géographie qui entre dans l'élaboration de l'identité globale des hommes mais qui, aussi, participe à sa construction. Cela a déjà été dit : être ici ou là, passer ici ou là, aller d'ici à là n'est ni indifférent ni anodin alors que la multiplicité des situations ne réfléchit que celle des habitants du monde³⁰. »

22 Parmi les nombreux textes qui, depuis une dizaine d'années, se sont intéressés à cette question fondamentale, l'ouvrage dirigé par Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès : *Habiter, le propre de l'humain* ne fait qu'approfondir la perspective heideggerienne de l'habiter, en insistant sur le fait que cette notion transcende l'acte simple de se loger ou d'être logé pour établir une connexion essentielle avec l'écoumène « cette demeure terrestre de l'être³¹ ». 

- 23 *A priori*, il paraît donc impossible d'habiter un territoire de l'attente qui se caractérise par la double dimension de l'incertitude et du provisoire alors que, dans sa dimension existentielle, l'habiter se vit dans la durée et la stabilité. Cependant, comme le rappelle Jacques Lévy : « L'habiter n'est pas une condition mais un processus, une virtualité, un horizon, un devenir³². » Cette proposition nous rapproche de notre façon de considérer les territoires de l'attente comme des lieux de mise en tension entre le passé, le présent et le futur puisqu'il s'agit alors non seulement de faire avec l'espace mais aussi de faire avec le temps³³. C'est pourquoi, en considérant la multiplicité des pratiques sociales et des stratégies spatiales des individus et des groupes en situation d'attente, on peut identifier au moins deux grandes modalités d'habiter les lieux et les territoires où ils s'inscrivent.
- 24 La première peut prendre comme objet d'étude celles et ceux pour qui le temps passé ou perdu par les autres est une véritable ressource³⁴. L'espace dédié à l'attente est leur lieu de travail ou leur terrain de chasse, mais pas seulement – c'est aussi un lieu de vie où se développent de fortes interactions sociales entre les différents protagonistes. Le héros de *The Terminal* de Steven Spielberg (2004) en fait l'expérience dans la zone internationale de l'aéroport John Fitzgerald Kennedy où il se retrouve bloqué suite à un imbroglio diplomatique. Confiné dans cet espace hors-sol et hors-droit, Víctor Navorski (Tom Hanks) découvre que, contrairement à ce qu'avait pu affirmer Marc Augé en son temps, la zone internationale d'un aéroport n'est pas un non-lieu mais bien un territoire partagé, approprié, disputé, que ses occupants permanents, intermittents ou provisoires savent utiliser (et parfois détourner) pour jouer ou contester leur rôle dans la société (figure 3).

Fig. 3. – Prisonnier de la zone internationale de l'aéroport John Fitzgerald Kennedy (New York), Tom Hanks doit « faire avec » son nouvel espace de vie





©Steven Spielberg, The Terminal, 2004

25 Loin d'être des lieux anonymes ou déstructurants, ces territoires de l'attente peuvent aussi créer des identités en donnant du sens et une reconnaissance officielle à certaines communautés. C'est par exemple le cas des vendeurs de la ligne frontière entre Tijuana et San Diego que la chaîne *latina* nord-américaine de San Diego, Univisión, a mis en lumière en juin 2013 en leur consacrant un reportage complet intitulé *Personajes de la Linea* : « Pour entrer à San Diego en passant par Tijuana, il faut passer par une zone frontière pleine de personnages, des gens qui sont venus de tout le pays pour faire de cet endroit leur lieu de travail. Aujourd'hui nous verrons qui sont quelques-uns de ces personnages de la ligne³⁵. » En accordant le titre honorifique de « personnages » aux vendeurs de la rue qui profitent des monstrueux embouteillages provoqués chaque jour par le poste frontière, Univisión a rendu visible une communauté qui se reconnaissait déjà comme telle et dont les membres sont fiers d'appartenir à une sorte d'élite de la profession. En outre, compte tenu du temps passé sur leur lieu de travail (une moyenne de dix heures par jour), ces vendeurs considèrent que « la ligne » n'est plus seulement un lieu de travail mais fait aussi partie de leur vie. Ils sont véritablement habités par elle et ont parfois le sentiment de



l'habiter, comme Jorge pour qui « la ligne est ma deuxième maison³⁶ ».

Encadré 3. Des musiques nées dans les territoires de l'attente

LAURENT VIDAL

Parmi les expressions qui permettent de se dire dans l'attente, la musique figure en bonne place. Mais il y a plus : certaines situations d'attente favorisent des inventions musicales, nées à la confluence inattendue de rencontres et échanges entre individus de cultures différentes. Signalons en quelques-unes, pour la fin du XIX^e siècle :

- Dans les lieux de recrutement de la main-d'œuvre à la tache (dockers, manutentionnaires), les hommes (pauvres, noirs et immigrants européens) se rencontrent, cohabitent en attente d'un nouvel appel. Pour tuer le temps, ils boivent, discutent, chantent et parfois jouent de la musique (une guitare, un banjo, et parfois une simple caisse de bois font l'affaire pour imprimer un rythme).
- Il est aussi des lieux où s'échangent des informations sur des possibilités d'emploi (les barbiers jouent ce rôle à Rio et à la Nouvelle Orléans). Dans l'attente d'informations, des scènes identiques à celles que l'on peut observer dans les environs du port ont lieu : pour tuer le temps, ils boivent, discutent, chantent et parfois jouent de la musique.
- Certains noirs, pour échapper au contrôle de la police qui fait du vagabondage un crime, se réfugient dans les maisons de cultes de leurs parents de nation.

Il faut dire que, pour une ville étendue comme Rio de Janeiro, où les déplacements sont onéreux, beaucoup de travailleurs préféreraient rester dormir à même la rue dans la région portuaire plutôt que de rentrer chez eux, en lointaine périphérie, où vivent leurs femmes et enfants. Là, donc, en attente d'un nouvel appel, ils discutent, s'accompagnent d'une musique, et chantent parfois.

Ces hommes en quête d'un travail ne sont pas des musiciens au sens d'un art dont ils feraient profession. Mais ils accompagnent de musique, leurs temps d'attente et de pause, musiques qui servent au partage des émotions et dont



le rythme et le phrasé reflètent l'état d'esprit du moment. Il peut ainsi s'agir :

- Du temps haché du travail industriel : ne parle-t-on pas alors d'un *ragged time*, dont sera tirée plus tard l'expression *ragtime* ?
- D'une sensation de décalage vis-à-vis du temps mécanique des activités industrielles, dont l'utilisation de la syncope serait un indice.
- D'une forme de mélancolie qui témoigne d'un désir d'ailleurs de ces personnes déplacées. Roberto Maggio, l'auteur de la partition « *I got the blues* » en 1908 (où pour la première fois le terme de blues est mentionné sur une partition), a raconté bien des années plus tard avoir entendu un vieux noir jouer de la guitare sur le port de la Nouvelle Orléans, et répéter de manière lancinante les trois mêmes notes. Lorsqu'il lui demandera ce que c'est, le vieux dira simplement « *I got the blues* ». Et c'est autour de ces trois notes que Maggio composera le ragtime : « *I got the blues* ». Bien plus tard, ces espaces de quête de travail, que l'espoir d'un recrutement a transformé en territoires de l'attente, seront considérés comme faisant partie des lieux de naissance du jazz et de la samba.

26 La deuxième modalité d'habiter les territoires de l'attente concerne les individus et les groupes qui sont « prisonniers » du temps et « otages » des lieux. Cette modalité s'inscrit dans une double perspective temporelle : la répétition et la durée. La répétition, c'est la logique des transports quotidiens marqués par les embouteillages des heures de pointe ou par la fréquentation monotone des quais du métro ou des trains de banlieue³⁷. Le caractère répétitif des activités liées à cette forme de déplacement et aux types d'attente qui en découlent fait que, d'une certaine manière, et sans avoir toujours conscience du fait qu'ils font partie intégrante d'un système, les voyageurs finissent par habiter l'espace qui les entoure.

27 C'est ainsi que des communautés indicibles se forment : les passagers de la ligne A (ou 5, ou X) ne sont pas ceux de la ligne B (ou 12, ou Y). Ils ne partagent ni les mêmes



destinations, ni la même destinée. Ils ne rencontrent pas les mêmes problèmes et ne partagent pas les mêmes besoins. En revanche, ils rencontrent tous les jours les mêmes figures, les mêmes personnages, et se reconnaissent entre eux malgré l'anonymat et la confusion apparente des mouvements qui caractérisent la foule en déplacement (ou à l'arrêt). Celles et ceux qui connaissent les lieux parce qu'ils les fréquentent quotidiennement savent d'ailleurs où se placer (parfois au centimètre près) pour accéder plus facilement aux portes des wagons et aux escaliers de sortie, alors que les nouveaux venus tâtonnent, hésitent et attendent leur tour dans la plus grande incertitude.

28 C'est cependant la durée qui donne le plus de sens à cette possibilité d'habiter les territoires de l'attente. En retracant la généalogie des lieux d'attente des migrants européens en route vers l'El Dorado brésilien aux XIX^e et XX^e siècles, Laurent Vidal et Isabel Chrysostomo ont mis en évidence la complexité sociale et spatiale d'un système conçu pour filtrer des populations en déplacement : plus que de simples points de passage, les *hospederias* de migrantes comme la Ilha de Flores de Rio de Janeiro sont aussi des lieux de vie plus ou moins provisoires dont les occupants doivent apprendre les règles, connaître les usages et maîtriser la géographie s'ils veulent trouver leur place et préserver une certaine intimité³⁸.

29 Les déplacés ou les réfugiés rencontrent souvent le même type de problèmes et doivent eux aussi « faire avec » l'espace et avec le temps pour ne pas perdre leur identité ou pour s'en constituer une nouvelle en lien avec leur nouveau lieu de résidence. Déchirés entre le souvenir du lieu d'origine, l'espoir souvent déçu du retour et l'espoir d'une future installation dans un meilleur endroit³⁹, ils vivent longtemps le présent comme une parenthèse. C'est le cas des résidents de la commune de la Pintana qui ont été déplacés vers la périphérie sud de Santiago (Chili) dans le cadre du grand programme « d'éradication de la pauvreté » (pour ne pas dire « expulsion des pauvres ») mis en place par la dictature de Pinochet. Comme l'a montré Ana María Alvarez Rojas⁴⁰,



ces populations n'ont jamais admis que leur déplacement pourrait être définitif et, trente ans après leur déplacement, les plus anciens continuent à penser qu'ils retourneront un jour dans leur commune d'origine. Pour reprendre la dimension ontologique de l'habiter proposée par Heidegger, ils habitent un espace mais ils ne sont pas habités par lui.

30 En revanche, dans *Les camps aujourd'hui, un présent qui n'en finit pas*, Michel Agier a montré que même les camps de réfugiés qui hébergent les populations plus indésirables de la planète dans des conditions souvent épouvantables, peuvent dépasser la forme précaire qui les caractérise pour atteindre une sorte de stabilité à la fois spatiale et sociale. Dans les pires conditions, le temps et cette nécessité anthropologique qui nous pousse à habiter l'espace de notre présence conduisent ses habitants à « faire avec » l'espace, même quand il est considéré comme inhabitable : « Là, les réfugiés se transforment, après deux ou trois années, en habitants ; puis ils deviennent les citadins d'une ville nue⁴¹. » Habiter un territoire de l'attente prend alors tout son sens car il s'agit aussi pour ses habitants d'établir une relation essentielle avec le monde qui les entoure.

Réflexions finales

31 L'approche sensible, phénoménologique et existentielle des lieux induite par cette étude des formes d'habiter l'espace a conduit Olivier Lazzarotti à parler de l'individu non seulement comme *acteur* mais aussi comme *auteur* de sa géographie – c'est-à-dire de son inscription dans l'espace. La notion d'auteur, inspirée de Michel Foucault⁴² nous permet de mieux comprendre comment l'habitant d'un lieu (même s'il ne l'habite que de manière provisoire, en sachant ou en espérant que son temps de résidence n'est que provisoire), peut s'y inscrire de manière à la fois singulière et synthétique à partir des outils qu'il partage avec tout le monde – ou du moins avec le groupe auquel il appartient.

32 Cette manière d'étudier les lieux et les faits sociaux peut s'inscrire dans la perspective de la géographie de l'expérience théorisée par Yi-Fu Tuan qui s'est intéressé à la



manière dont les individus, au sein d'un groupe et d'une culture, perçoivent et construisent leur réalité topologique grâce à un flux continu d'alimentation symbolique entre mémoire (des lieux passés) et anticipation ou projection (vers les lieux à venir).

- 33 Elle est d'autant plus nécessaire qu'en nous intéressant aux temps et aux lieux de l'attente, nous touchons à des ressorts psychologiques, sociaux et culturels qui posent indiscutablement la question de notre rapport au monde et de notre place dans l'écoumène.

Bibliographie

AGIER M., « Les camps aujourd'hui, un présent qui n'en finit pas », dans T. PAQUOT, M. LUSSAULT,

C. YOUNÈS (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007, p. 89-101.

BORDREUIL J.-S., « La ville desserrée », dans T. PAQUOT, M. LUSSAULT, S. BODY-GENDROT (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000, p. 169-182.

DAVIES K., « Responsibility and Daily Life. Reflections over timespace », dans J. MAY, N. THRIFT (dir.), *Timespace. Geographies of temporality*, London, Routledge, 2001, p. 133-148.

GARFINKEL H., LIVINGSTON É., « Phenomenological field properties of order in formatted queues and their neglected standing in the current situation of inquiry » *Visual Studies*, 18(1), 2003, p. 21-28.

GOFFMAN E., « The interaction order », *American Sociological Review*, vol. 48, n° 1, 1983, p. 1-17.

GREEN N.-L., *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002.



HOYAUX A.-F., « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction

épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », *Cybergeo, Epistémologie, Histoire, Didactique*, article 216, mis en ligne le 29 mai 2002, modifié le 2 mai 2007, [<http://www.cybergeo.eu/index1824.html>].

JOSEPH I. (ed.), *Villes en gare*, La Tour-d'Aigues, Les Éditions de l'Aube, 1999.

LAZZAROTTI O., *Habiter. La condition géographique*, Paris, Armand Colin, 2006.

LAZZAROTTI O., « Habiter, le moment venu, un moment donné... », dans B. FRELAT-KHAN, O. LAZZAROTTI (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012.

KOBELINSKY C., *Le temps de l'accueil des demandeurs d'asile en France. Une ethnographie de l'attente*, Paris, Éditions du Cygne, 2010.

KOBELINSKY C., MAKAREMI C. (dir.), dossier « Confinement des étrangers : entre circulation et enfermement », *Cultures&Conflits*, n° 72, automne, 2008.

LEFEBVRE H., « Préface », dans H. RAYMOND, N. HAUMONT, M.-G. DEZÈS, A. HAUMONT, *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2001 (1966).

MOLES A., « Vers une psycho-géographie », dans A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, 1995.

LÉVY J., « Habiter sans condition », dans B. FRELAT-KHAN, O. LAZZAROTTI (dir.), *Habiter, vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 25-34.

MARTUCCELLI D., *Sociologie de la modernité. L'itinéraire du vingtième siècle*, Paris, Gallimard, 1999.

PAQUOT T., « Habitat, habitation, habiter, ce que parler veut dire », *Informations sociales* 3/2005, n° 123, p. 48-54,



[<http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2005-3-page-48.htm>].

SAYAD A., *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

SCHWARTZ B., *Queuing and Waiting. Studies in the social organization of access and delay*, Chicago, Chicago University Press, 1975.

STOCK M., « Faire avec l'espace : pour une approche de l'habiter par les pratiques », dans O.LAZZAROTTI, B. FRELAT-KHAN (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012.

TUAN Y.-F., *Espace et lieu, la perspective de l'expérience*, Paris, Infolio, 2006.

URRY J., *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, Armand Colin, 2005 (2000).

VERBEEK P.P., *Moralizing Technology: Understanding and Designing the Morality of Things*, Chicago, University of Chicago Press, 2011.

VIDAL D., « Les supports territoriaux de l'identité personnelle. Rapport à l'espace et construction identitaire chez les travailleuses domestiques de Rio de Janeiro », *Espaces et Sociétés*, n° 130, 2007, p. 135-149.

Notes

1. Voir dans cet ouvrage le chapitre 4, P.C. da Costa Gomes, A. Musset, « Des lieux *d'attente* aux territoires *de l'attente* : Une autre dimension existentielle de l'espace et du temps ? ».
2. SAYAD A., *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.
3. KOBELINSHY C., *Le temps de l'accueil des demandeurs d'asile en France. Une ethnographie de l'attente*, Paris, Éditions du Cygne, 2010.
4. SCHWARTZ B., *Queuing and Waiting. Studies in the social organization of access and delay*, Chicago, Chicago University Press,



1975.

5. GARFINKEL H., LIVINGSTON É., « Phenomenological field properties of order in formatted queues and their neglected standing in the current situation of inquiry » *Visual Studies*, 18(1), 2003.
6. BORDREUIL J., « La ville desserrée », dans T. PAQUOT, M. LUSSAULT, S. BODY-GENDROT (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000.
7. URRY J., *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, Armand Colin, 2005.
8. Voir à ce sujet le chapitre 9 de cet ouvrage, L. Campos Medina, M.Á. Aguilar D., « L'expérience corporelle de l'attente dans les déplacements du métro ». Rappelons à cet égard que, pour Peter-Paul Verbeek (2011), les objets ne sont pas uniquement des « choses » qui nous accompagnent mais qu'ils font partie de notre identité et de notre construction sociale.
9. Voir dans ce livre : VIDAL L., MUSSET A., « L'attente comme état de la mobilité ».
10. FREHSE F., *Ô da rua !* São Paulo, Edusp, 2011.
11. MAUSS M., « Les techniques du corps », dans M. MAUSS., *Sociologie et anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, 1997, p. 365.
12. LEFEBVRE H., *Éléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse, 1992, p. 55.
13. FREHSE F. « A rua no Brasil em questão (etnográfica) », *Anuário Antropológico 2012/II*, 2013, p. 99-129.
14. Voir dans ce livre : VIDAL L., MUSSET A., « L'attente comme état de la mobilité ».
15. FREHSE F. « A rua no Brasil em questão (etnográfica) », *op. cit.*, p. 115.
16. Voir dans ce livre : GOMES P., MUSSET A., « Des lieux d'attente aux territoires de l'attente : Une autre dimension existentielle de l'espace et du temps ».
17. GOFFMAN E., « The interaction order », *American Sociological Review*, vol. 48, n° 1, 1983.
18. JOSEPH I. (éd.), *Villes en gare*, La Tour-d'Aigues, Les Éditions de l'Aube, 1999.



19. MARTUCCELLI D., *Sociologie de la modernité. L'itinéraire du vingtième siècle*, Paris, Gallimard, 1999.

20. KOBELINKY C., MAKAREMI C. (éd.), dossier « Confinement des étrangers : entre circulation et enfermement », *Cultures&Conflits*, n° 72, automne, 2008.

21. GREEN N.-L., *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2001, p. 104.

22. VIDAL D., « Les supports territoriaux de l'identité personnelle. Rapport à l'espace et construction identitaire chez les travailleuses domestiques de Rio de Janeiro », *Espaces et Sociétés*, n° 130, 2007.

23. STOCK M., « Faire avec l'espace : pour une approche de l'habiter par les pratiques », dans O. LAZZAROTTI, B. FRELAT-KHAN (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 58.

24. MOLES A., « Vers une psycho-géographie », dans A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, 1995, p. 173.

25. LEFEBVRE H., « Préface », dans H. RAYMOND, N. HAUMONT, M.-G. DEZÈS, A. HAUMONT, *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 2001 (1966), p. 22.

26. Même en sachant qu'il y a une diversité de termes pour désigner les habitats précaires au Brésil (voir chapitre 6, encadré 1, note a), nous adoptons le terme « favela » parce qu'il exprime de manière éloquente les inégalités sociales et spatiales.

27. ABRAMO P. (dir.), *Favela e mercado informal : a porta de entrada dos pobres na cidades brasileiras*, Porto Alegre, Habitare/FINEP, 2009.

28. Pour Martin Heidegger, habiter signifie « être dans le monde ». C'est une forme pour l'être humain de participer activement à l'oeconomie.

29. PAQUOT T., « Habitat, habitation, habiter, ce que parler veut dire », *Informations sociales* 3/2005, n° 123, 2005, p. 48-54, [<http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2005-3-page-48.htm>].

30. LAZZAROTTI O., *Habiter. La condition géographique*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 21.

31. PAQUOT T., « Habiter, le propre de l'humain », [<http://www.cairn.info/habiter-le-propre-de-l-humain-9782707153203.htm>], consulté le 22 janvier 2014.



32. LÉVY J., « Habiter sans condition », dans B. FRELAT-KHAN, O. LAZZAROTTI (dir.), *Habiter, vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 33.

33. Comme l'a clairement démontré Karen Davies en étudiant des situations du quotidien, le temps et l'espace sont deux dimensions inséparables (Davis, 2001).

34. Voir à ce sujet le chapitre 8 de cet ouvrage, L. Parente, A. Musset « L'attente comme ressource. Les vendeurs ambulants de Rio de Janeiro et de Tijuana ».

35. En ligne
[\[http://univisionsandiego.staging01.entravision.com/2013/03/06/personajes-de-la-linea/\]](http://univisionsandiego.staging01.entravision.com/2013/03/06/personajes-de-la-linea/), consulté le 16 janvier 2014.

36. « La linea es mi segunda casa », entrevue réalisée le 6 octobre 2013 auprès de Jorge F., 33 ans, marié, trois enfants, vendeur sur la ligne depuis l'âge de quinze ans.

37. Voir dans cet ouvrage le chapitre 10, L. Campos, M.A. Aguilar « L'expérience corporelle de l'attente dans les déplacements métropolitains ».

38. Voir dans cet ouvrage le chapitre 5, I. Chrysostomo, L. Vidal, « Évolution historique des lieux d'attente des migrants (XIX^e-XX^e siècles) ».

39. C'est le cas des Algériens installés au cours des années 1950-1960 dans le bidonville de Nanterre, tels que les a dessinés Laurent Maffré dans sa bande dessinée *Demain, demain* (voir l'encadré d'Alain Musset dans le chapitre 15 de cet ouvrage, M. Symington, E. Durante, J. Bessières, « Littérature et mémoire des territoires de l'attente »).

40. Voir dans cet ouvrage le chapitre 6, A.M. Alvarez Rojas, A. Martig, R. Sánchez Estévez, « De l'attente du déplacement à l'attente des déplacés ».

41. AGIER M., « Les camps aujourd'hui, un présent qui n'en finit pas », dans T. PAQUOT, M. LUSSAULT, C. YOUNÈS (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007.

42. FOUCAULT M., *L'ordre du discours*, Paris, éditions Gallimard, 1971.

Auteurs

Alain Musset



Géographe, Université de La Rochelle

Du même auteur

Des Indes occidentales à l'Amérique Latine. Volume 1, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 2009

Des Indes occidentales à l'Amérique Latine. Volume 2, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 2006

Alena-Mercosur : enjeux et limites de l'intégration américaine, Éditions de l'IHEAL, 2001

Tous les textes

Dominique Vidal

Sociologue, Université de Paris VII

Du même auteur

Les bonnes de Rio, Presses universitaires du Septentrion, 2007



Le Brésil, Presses universitaires de Rennes, 2016

Chapitre I. Un monde d'inégalités et de mobilités *in Le Brésil, Presses universitaires de Rennes, 2016*

Tous les textes

Verónica Correa
Géographe, École des Hautes Études en Sciences Sociales

© Presses universitaires de Rennes, 2015

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

MUSSET, Alain ; VIDAL, Dominique ; et CORREA, Verónica. *Faire avec l'espace, faire avec le temps. Peut-on habiter les territoires de l'attente ?* In : *Les territoires de l'attente : Migrations et mobilités dans les Amériques (XIX^e-XXI^e siècle)* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015 (généré le 17 mars 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/41887>>. ISBN : 9782753553040. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.41887>.

Référence électronique du livre

VIDAL, Laurent (dir.) ; MUSSET, Alain (dir.). *Les territoires de l'attente : Migrations et mobilités dans les Amériques (XIX^e-XXI^e siècle)*. Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015 (généré le 17 mars 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/41732>>. ISBN : 9782753553040. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.41732>.

Compatible avec Zotero

Les territoires de l'attente



Migrations et mobilités dans les Amériques (XIX^e-XXI^e siècle)

Ce chapitre est cité par

Valette, Jean-François. (2019) Mobilités et ancrages résidentiels dans les colonies populaires de Mexico : une dimension de la maturation des périphéries. *Annales de géographie*, N° 725. DOI: [10.3917/ag.725.0064](https://doi.org/10.3917/ag.725.0064)

Ce livre est cité par

Candiz, Guillermo. Basok, Tanya. (2021) Le droit à la ville ou le droit à la mobilité? Les demandeurs d'asile d'Amérique centrale en attente dans l'espace urbain tijuanense . *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, 65. DOI: [10.1111/cag.12701](https://doi.org/10.1111/cag.12701)

